Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 246

Artikel: Un baptême
Autor: Bazin, René
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-251796

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

les Prémontrés. Ces jeunes gens fournissaient ensuite une excellente pépinière d'administrateurs pour leurs communes et devenaient les guides honorés et respectés de leurs concitoyens. Les jeunes filles des familles aisées recevaient l'instruction secondaire chez les Dames Bernardines de Pontarlier ou chez les Ursulines de Porrentruy.

Ce qui contribuait le plus à entretenir l'esprit de famille, c'était la vivacité de la foi. La pensée de Dieu présidait à toutes les actions de la vie de famille. La religion occupait partout la première place à l'Eglise par la sanctification sévère des dimanches et fêtes, par la fréquentation des sacrements, bien plus la religion était la base de tout les actes de la vie civile, comme dans le foyer domestique. Chaque jour la prière était faite en commun et on récitait le chapelet. On faisait la lecture spirituelle. La *vie des Saints*, les *Pensées sur les vérités de la Religion*, la *Bible traduite en français*, la *Doctrine chrétienne* étaient dans toutes les familles.

La population, aux grandes fêtes de l'année, se transportait à Bellelay pour assister aux admirable cérémonies qui se déployaient dans l'église abbatiale de ce monastère. Ce bon peuple aimait les pèlerinages. Rien de plus édifiant à lire que les délibérations des communes pour la décision de ces pieux voyages. On allait à Ste-Foy de Rosureux, à St-Grat de Piseux, à Notre-Dame de Consolation, à Notre-Dame du Vorbourg. Mais la grande ambition de chacun était de faire le pèlerinage à Notre-Dame d'Einsiedeln. Chaque communauté avait la louable habitude de dépêcher toutes les années un de ses membres pour porter aux pieds de la *Vierge bénie* les vœux et les hommages de tous. (1) Religieux et braves les catholiques des Franches-Montagnes étaient naturellement charitables et hospitaliers. Ils se rendaient de nombreux services. Les rapports entre voisins, les conversations étaient marquées au coin de la vieille fraternité chrétienne. Cette bonté naturelle apparaissait surtout dans l'empressement avec lequel on offrait l'hospitalité aux voyageurs et aux pauvres étrangers. On était heureux de les recevoir et lorsqu'ils quittaient la localité, s'ils étaient malades ou infirmes, la communauté les faisait conduire à ses frais dans le lieu ou ils voulaient se rendre. (2)

Avec de telles mœurs, le peuple de la Montagne n'avait pas besoin de beaucoup de lois et d'institutions. Il se gouvernait pas ses coutumes et ses pratiques anciennes. Il ne connaissait pas encore toutes les formes de la jurisprudence de nos jours, et qui ne se multiplie que quand le peuple se démoralise. Toutes les différentes circonstances de sa vie avait pour base la religion qui en faisait un peuple heureux.

La population avait beaucoup augmenté sous le règne si doux et si paternel de nos anciens princes-évêques. La culture ne suffit plus à l'entretient de cette nombreuse population. (3) Il fallut donner satisfaction à de nouveaux besoins, de là les différentes branches d'industrie qui furent créées. La bonneterie, le filage du lin pour la dentelle, la fabrication des boutons, sans compter une verrerie longtemps en exploitation au Bief-au-Fond, occupèrent beaucoup de bras. Bientôt une nouvelle industrie fit prendre en dédain ces différents états, ce fut l'horlogerie.

Quelques jeunes gens des Bois et des localités les plus rapprochées de la Chaux-de-Fonds, frappés par les séduisantes ressourses qu'offrait cette industrie, se mirent à apprendre ce métier et l'introduisirent bientôt dans leur pays. Aux Bois, on dit, que les premiers horlogers furent le capitaine Girard, fribourgeois d'origine et François Froidevaux, tout deux pivoteurs de verges. Jean Baptiste Mauvais fabriquait des ébauches, au lieu dit la *Planche*. Ces ébauches se vendaient 50 à 75 batz la pièce. Plus tard il se mit à pivoter des verges qu'on payait 10 francs la douzaine. Boillat Hanzer et une femme dite Geneviève chez le Maître se mirent à fabriquer des montres à *roue-de-rencontre*. Cette industrie se répandit bien vite dans tous les village de la Montagne et un siècle après plus de la moitié de la population était occupée à l'horlogerie qui s'y maintint avec succès malgré l'immense concurrence.

(*A suivre*).

---

1) Cette pieuse coutume est encore en usage dans un grand nombre de communes du Jura, comme à Grandfontaine à Rocourt, à Damvant, etc... Le tirage au sort désigne l'heuxeux pèlerin.

2) Cette touchante hospitalité se manisfesta surtout en 1833. Quatre cents Polonais émigrés vinrent de France à Saignelégier et ils demeurèrent dans ce district depuis le printemps jusqu'à l'automne. On leur fit des dons pour les nourrir en plusieurs endroits du district. (Mémoires de Voirol.)

3) La culture de la pomme de terre ne commença, aux Franches-Montagnes, qu'en 1794.

---

s'est pas même éveillé... Pauvre amour!... Tenez, madame, tenez, le voilà...

Comme elle tendait le petit paquet, toujours agenouillée, elle vit que la mère ne se baissait pas pour le recevoir, mais que, furtivement, de la main droite elle tâtait le mur, afin d'atteindre le bouton de cuivre, d'ouvrir la porte et de se sauver. L'inconnue avait si bien l'idée de fuir, qu'à présent elle ne regardait plus Véronique, mais, un peu à droite et lui barrant la route, l'homme qui revenait vers elle. Se voyant devinée, très pâle, elle demanda :

— Laissez moi aller, monsieur.

— Volontiers. Mais emportez votre fils... Prenez-le.

Elle répondit d'une voix plus faible encore :

— Non, je ne peux pas... Gardez-le... Je ne peux pas l'emmener où je vais.

— Où allez-vous ?

— Dans la Moselle.

En parlant, elle avait saisi le bouton de la porte et l'avait tourné. Mais aussitôt elle poussa un cri aigu qui se mêla aux hurlements du vent. La main de M. Audoin s'était abattue sur elle, l'avait saisie par le poignet, et l'attirait vers la cheminée.

— Ah ça! vous êtes donc folle! Dans la Moselle!... Non, non, vous ne sortirez pas! ... Ne luttez pas comme ça avec moi... C'est inutile, vous ne serez pas la plus forte... Venez ici, que je voie si on a vraiment envie de se noyer.

Il l'entraîna jusqu'auprès du feu, la fit asseoir dans la chaise qu'il avait quittée un instant plus tôt, et l'y maintint de force jusqu'à ce que toute résistance eut cessé dans le petit bras mouillé et frémissant qu'il tenait dans sa rude main calme. Alors, il lâcha la femme, et, tournant le dos au foyer, debout en face d'elle, il dit :

— Séchez-vous toujours, avant d'aller vous remouiller.

Elle était si épuisée qu'elle cessa de s'agiter, et que les mots même ne sortirent plus de sa bouche entr'ouverte. Mais elle se mit à le considérer de ses yeux bleus, avec tant de colère et de haine qu'il en fut effrayé. Elle et lui demeurèrent face à face, immobiles. Elle avait le visage très pâle avec un peu de rouge aux pommettes; ses bras retombaient, innertes, le long de la chaise; la poitrine ne se soulevait pas; les yeux seuls vivaient. Et M. Audoin, qui n'était pas un observateur très pénétrant, dut y lire une résolution bien forte, car après plusieurs minutes, il dit, la gorge serrée par l'émotion.

— C'est affreux! elle serait capable de ce qu'elle a dit! Véronique, occupe-toi de l'enfant... Mets-le chaudement... Il y a des serviettes là-haut, dans l'armoire... Tu lui feras des langes avec... Moi, je vais raisonner la mère, qui en a besoin.. Va vite!

Véronique obéit. Tandis qu'elle traversait le salon et montait à l'étage supérieur, M. Audoin se pencha, jeta sur le feu une brassée de menu bois et des rondins qui séchaient dans une caisse, et s'assit sur la plaque du foyer, près de l'inconnue que la flamme éclairait en plein visage.

(La suite prochainement.)

Un baptême

— Tu veux que je parte par un mauvais temps, femme; la neige est partout, et elle est nouvelle.

— T'empêchait-elle de descendre, quand tu me faisais la cour?

— Elle doit être épaisse, dans les clairs de la montagne où le vent l'a soufflée.

— Si le brigadier Gottfried Barth t'entendait, Louis, il dirait que les Alsaciens ont peur de la neige...

Le jeune homme, vivement, haussa les épaules, en signe de défi.

— D'ailleurs continua-t-elle, cela est nécessaire..., tu est un chrétien comme moi, Louis; tu ne voudrais pas laisser plus longtemps le petit sans baptême; il a huit jours déjà ; porte-le en bas; va quérir le parrain et la marraine avec lui ; va faire sonner la cloche pour le petit... Ah! que je regrette de ne pas être dans la vallée, pour entendre sonner le baptême de mon fils!

Elle parlait, couchée dans le lit de noyer d'Alsace, au fond de la chambre et contre la muraille ; elle parlait en fermant à demi les yeux à cause du jour qui était trop clair. Ses cheveux dénoués encadraient son solide visage de paysanne vosgienne, qui n'avait de beauté que sa jeunesse, son teint rose et l'extrême douceur de ses yeux bruns, toujours pleins de son âme. Elle se savait aimée. Elle était habituée à ce qu'on lui cédât. Elle avait choisi, parmi plusieurs prétendants, le garde-chasse d'un riche marchand de fer de Strasbourg, un des rares Alsaciens pur sang que l'administration allemande avait autorisés pour la surveillance des propriétés privées dans cette zone frontière, suspecte et toute peuplée de fonctionnaires venus du nord de l'empire. Et, sans doute, Louis Schmidt ne dépendait pas des forestiers ni des gendarmes du quartier; mais il était obligé de les ménager, de les saluer, de les héberger à l'occasion, car il eût suffi d'un rapport de police pour que l'autorisation lui fût retirée de dresser les procès-verbaux, d'éconduire les pilleurs des bois et les braconniers, et d'habiter, au sommet de la montagne, plus haut que les forêts de hêtres et parmi les sapins, une maison qui n'avait de voisins que les arbres, les nuages, la neige et le vent.

Il fallait une certaine vaillance à la jeune femme pour accepter la longueur de l'hiver. A sa place, plus d'une fille de paysans, comme elle, eût regretté la plaine et montré de l'humeur. Mais elle ne se plaignait de rien. Et cela lui donnait une autorité singulière sur son mari.

Celui-ci, pourtant, contre son habitude, hésitait à obéir. Assis au pied du lit, sur une chaise basse, il regardait tantôt sa femme, tantôt la fenêtre par où l'on apercevait d'abord un espace découvert, d'une blancheur souple et molle, puis une lisière décroissante de sapins, dont les branches, chargées de neige et ployées, avaient l'air d'ombres très noires sous des feuillages de lumière, floconneux et légers comme la ouate des nuages. L'homme, maigre et grand, la peau tannée les sourcils déjà broussailleux et les yeux enfoncés, n'avait de jeune que ses minces moustaches relevées, qui rappelaient l'adolescent.

— Si nous n'étions pas si pauvres, dit-il, j'aurais un petit traîneau.

— Qu'en ferais-tu ?

— Je mettrais l'enfant dedans, Rosalie ; comment veux-tu le que je porte? Je ne sais pas, comme toi, le tenir sur un bras, et, d'ailleurs, avec l'épaisseur de neige qu'il y a...

— Es-tu bien un homme ! Embarrassé pour peu de chose ?

Elle se prit à rire, en ramenant le drap sur ses lèvres.

— Mets-le dans ta gibecière, Louis Schmidt, elle est profonde assez, et il dormira là comme dans son berceau, et le froid ne le touchera pas. S'il s'éveille et s'il crie, tu lui donnera à la bouteille de lait que j'enveloppera dans de la paille.

Le garde consentit, et décrocha la vaste poche de cuir fauve, pendue au mur, et dont il se servait pour monter les provisions de pain et de légumes secs, de la vallée jusqu'à la cabane, lorsque la saison plus douce rendait facile l'accès du village.

Un quart d'heure plus tard, il fermait la porte de la maison forestière, et faisait le premier pas dans la clairière. La neige était molle; elle couvrait toutle pays, jusqu'aux autres montagnes, au delà du Rhin, que Louis Schmidt venait d'apercevoir à l'horizon, comme de gros coquillages tachés de sable et d'écume. La descente serait pénible. Il s'engagea bientôt dans la forêt; colonnade innombrable, et si lourdement chargée qu'elle était, contre l'ordinaire, tout immobile et toute muette. Les mousses, les pierres, les traces avaient disparu. La vue était limitée à un cercle, très court, au delà duquel les ténèbres s'appesentissaient, et, même dans ce cercle, l'ordre habituel des ombres et de la lumière était interverti, et la terre plus pâle que le ciel, un ciel gris de plomb, qu'on eût touché de la main. Le garde tâtait le sentier, en avant, avec son bâton ferré ; il avait mis en bandouilère, sur l'épaule droite, le sac gonflé et chaud, qui, parfois, remuait tout seul ; il buttait souvent contre des racines ou des cailloux cachés, ou bien il enfonçait jusqu'à la ceinture dans des fondrières invisibles.

Après la sapinière, il fallut franchir une pente de roches friables, inclinées, dentélées par une piste en lacet qui n'était plus possible de reconnaître, et qui aboutissait à une forêt de hêtres. L'homme savait les multiples dangers de ce couloir où le vent de la nuit avait amassé la neige. Il y entra quand même résolument, songeant à la route du retour, qui serait plus rude encore. Mais il n'avait pas fait trente pas qu'il glissa des deux pieds à la fois. Il poussa un cri d'appel, dont l'écho rebondit inutilement de cime en cime, et, attirant d'instinct, sur sa poitrine, la gibecière qui enfermait l'enfant, croisant par-dessus les deux bras, il se sentit subitement plongé dans une nuit glacée et mouvante, précipité avec elle, soulevé et étouffé par elle, incapable de lutter, tandis que ses oreilles s'emplissaient de vacarme et souffraient, comme s'il eût été le battant d'une cloche engloutie et continuant de sonner dnns sa course à l'abime.

La lucidité d'esprit et la promptitude sont merveilleuses en ces occasions de mort. Non seulement il comprit le péril, et le décomposa en ses trois éléments de froid, des ténèbres et de vitesse furieuse, mais il revit distinctement, avec une précision rigoureuse de détails, l'image de Rosalie, couchée, et pâle, et attentive en pensée au baptême de son fils ; il revit toutes les maisons du bourg, sa mère, son père, des compagnons de sa jeunesse, et même un coq rouge qu'il avait jadis apprivoisé et dont il entendit le chant, à cette minute d'angoisse... Il se retrouva à l'air libre, au pied d'un arbre, étourdi, les épaules meurtries, les jambes blessées en dix endroits par le coupant des pierres. Heureusement, le sac de cuir, protégé par les bras de l'homme, avait gardé son trésor, et seule la bouteille de lait enveloppée de paille s'était échappée de la gibecière, et continuait de rouler sur les flancs de la montagne, avec le tourbillon de neige qui ressemblait à une fumée de train.

— Allons, mon petit, dit le père, ce n'est rien ; ne pleure pas; c'est ta pelisse blanche qui nous a coulé sur le dos !

Il se remit en route, péniblement, à travers la hêtrée, portant l'enfant qui ne s'était pas même éveillé. Il n'avançait guère, et plus d'une heure se passa encore, avant qu'il découvrit, toute brune et large, assise sur la terre blanche, la ferme du Traquet. C'était la première ferme de la vallée, une maison de bois, isolée, proche de la frontière, un peu auberge par conséquent et très indulgente à la contrebande. La fatigue, le froid, l'espoir de sécher ses vêtement à la chaleur du poêle, déterminèrent Schmidt à entrer. Il monta les trois marches qui étaient trois morceaux non équarris du même tronc de sapin et frappa à la porte. L'hôtesse qui ouvrit était de la vieille Alsace, rude et tendre. Au grand étonnement de Schmidt, elle n'ouvrit qu'à moitié, passa la tête par l'entre-bâillement de la porte et demanda avec précaution :

— Que veux-tu, Schmidt? Et qui t'a mis en pareil état? Réponds-moi tout bas.

Il expliqua pourquoi il descendait de la montagne et ce qui lui était arrivé.

Alors, elle dit rapidement, demi-plaisante et demi-sérieuse :

J'ai chez moi, depuis deux heures, le brigadier Gottfried Barth. Il est au deux tiers ivre, et je ne peux pas le chasser... Il n'aurait qu'à vouloir être le parrain de ton fils!... Entre tout de même, si tu ne peux pas aller plus loin.

L'Alsacien aperçut vaguement, dans l'ombre de la salle, un homme vêtu de l'uniforme gris vert à passe-poils verts, qui est celui des forestiers allemands. Il fit signe à l'hôtesse qu'il resterait dehors, but un verre d'eau-de-vie qu'elle lui tendit, et reprit sa route dans la neige.

Quand il se présenta au presbytère de la petite paroisse frontière, il était tellement las qu'il s'évanouit, ou s'endormit, et cela dura deux heures...

En revenant à lui, le garde-chasse Louis Schmidt fut de nouveau étonné. De plusieurs maisons à pignons pointus et à croisillons de bois, des amis étaient sortis pour assister au baptême, des Alsaciens de tout âge, quelques-uns notables du village, et qui portaient encore le gilet à boutons de métal. Ils se tenaient sous le porche de l'église, de l'autre côté de la rue. Là aussi attendait le sacristain, allant et venant, avec un cierge gaufré dans la main. Plus près, dans la cuisine chaude où le garde avait eu tout juste la force d'entrer et de s'assoir, la servante du curé, sèche, proprette et sans âge, comme une noisette, portait, couché sur ses bras, le nouveau-né qui jamais n'avait été pareillement habillé, bonnet ruché, robe blanche et chaussons blancs, toute une parure de baptême prêtée par un parent du bourg. Les parents eux-mêmes faisaient cercle, des anciens, des moyens, des jeunes, et les filles avaient mis leur nœud noir du dimanche, deux fois gros comme leur tête. Le curé prit la main de Louis Schmidt; il riait d'émotion; il avait, sur son visage carré, le contentement naïf des surprises qu'on fait aux autres.

— Ecoute à présent, dit-il, si ça n'est pas une musique!

Les cloches du bourg sonnaient un carillon comme les riches seuls peuvent s'en offrir, si varié, si vivant, si joyeux et si long, que les moineaux, se demandant sans doute si Pâques n'était pas revenu, se mettaient à pépier sous les toitures de chaume.

— J'ai voulu te remercier, Louis Schmidt, d'être un homme de tant de foi et de si joli courage. Tu donnes l'exemple; j'en donne un autre.

Ce fut une belle fête, ce baptême d'un petit pauvre, et, quand elle fut finie, le père avait une larme sur ses joues sèches.

— Ah! dit-il, ce n'est que trop beau pour nous, et je n'y vois qu'un malheur, c'est que Rosalie n'ait rien entendu de là-haut!

Mais il était écrit que, ce jour-là du moins, les rêves de l'homme seraient accomplis. Au moment de repartir, comme l'après-midi s'avançait, il vit que les deux enfants de chœur avaient chaussé leurs souliers de montagne et pris leur bâton pour l'accompagner. L'un d'eux, grand déjà et robuste, lui tendait en riant le sac de cuir, fleuri, on ne sait par qui, de vingt roses de mousseline, de celles dont on fait les guirlandes. L'autre avait les poches de sa vestes gonflées outre mesure.

— Provisions de voyage, pensa le garde.

Il se trompait. Le plus jeune emportait deux clochettes à manche de bois et qui sonnaient comme de l'argent pur.

Et voilà comment, dans la nuit transparente, dans le clair d'étoiles et le clair de neige, trois voyageurs finirent par atteindre le sommet de la montagne; comment Rosalie, tout à coup, entendit le carillon qui chantait à la lisière des sapins et qui s'approchait; comment elle vit son fils, qui revenait baptisé, couché, au fond de la gibecière qu'une main amie avait fleurie; et comment ses yeux, tout pleins de son âme, s'émurent à la fois de plusieurs joies mêlées.

RENÉ BAZIN.

A LOURDES

Le *Journal de la Grotte de Lourdes* publie une note de M. le docteur Boissarie où nous lisons :

Depuis trente ans, le pèlerinage national conduit chaque année près de mille malades à Lourdes. Sur ces mille malades, nous avons une moyenne de 40 ou 50 guérisons connues et publiées. Enfin nos procès verbaux sont rédigés sous les yeux de 60 ou 80 médecins qui suivent nos enquêtes pendant ces trois jours.

Cette année, nous avons eu, comme nombre, à peu près la moyenne de l'année dernière. Nous n'avons pas eu de guérison à grand effet, comme celle de Gargam, mais nous avons eu des guérisons des plus intéressantes pour les médecins, et qui ont été discutées, analysées avec le plus grand soin.

Nous avons vu se relever sous nos yeux deux jeunes filles : Marie Carrier, d'Aurillac, et Marie Garnier, de Pontmain, affligées, toutes les deux, de maladies cruelles, déclarées incurables par leurs médecins.

Dix-neuf pensionnaires de Villepinte, atteintes de tuberculose à divers degrés, accusaient, pour la plupart, un bien-être depuis longtemps inconnu.

Mme Hébert, de Lisieux, la femme aux cavernes instantanément cicatrisées il y a deux